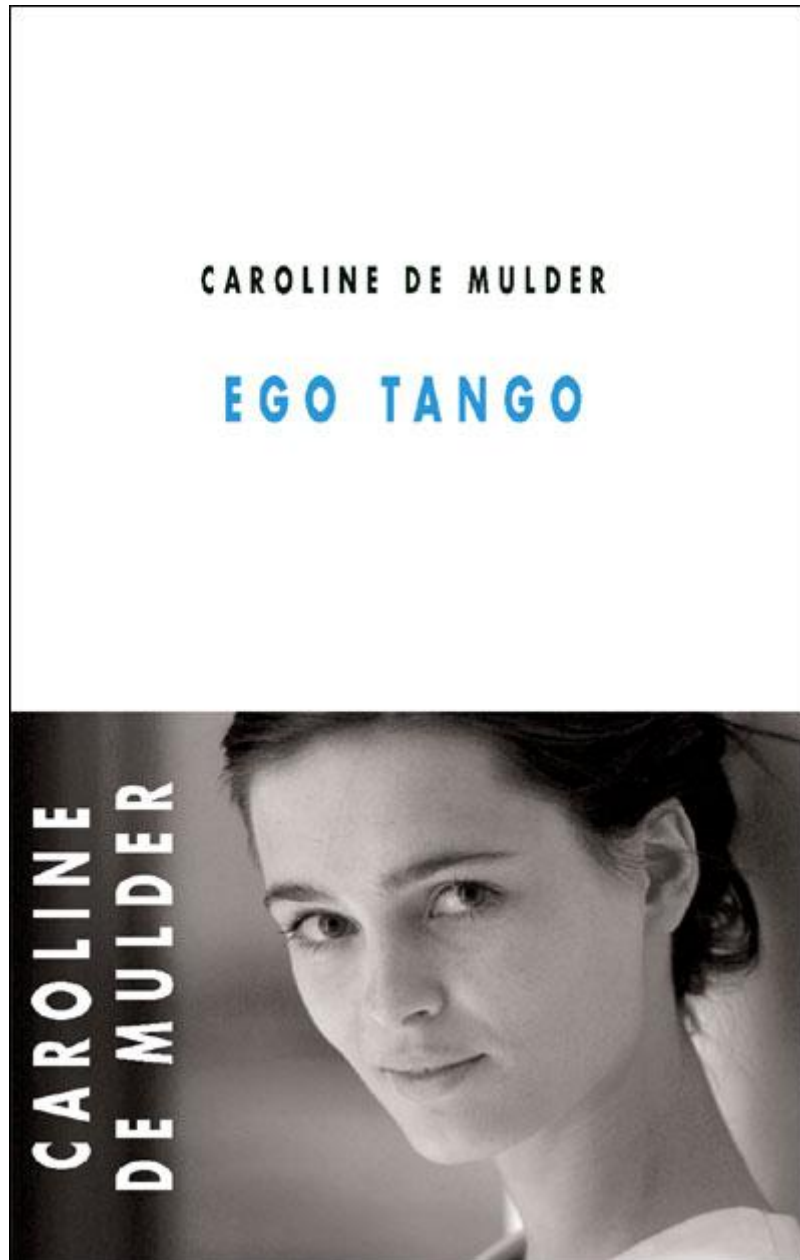


EGO TANGO

de Caroline De Mulder

Revue de Presse du web



www.carolinedemulder.com

Contact : **Myriam Monteiro-Braz**
Champ Vallon
06 07 17 50 48

Jeudi 21 octobre 2010 4 21 /10 /2010 18:31

Ego Tango dans "Les lectures de Ness"



Ego tango/ Caroline de Mulder.- Champ Vallon, 2010.

21 10 2010

La narratrice et son cercle d'amis sont des aficionados du tango. Ils n'imaginent pas passer une journée sans faire un pas de cette danse issue des bas-fonds de Buenos Aires. Une danse qu'ils vivent intensément jusque dans leurs rapports amoureux. Chassé croisé entre quatre personnages, *Ego tango* fait la part belle à la danse et au rapprochement des corps. Seulement voilà, tout bascule le jour où Lou disparaît et où Alexis est montré du doigt. Dès les premières lignes du roman, un air entêtant de tango apparaît qui ne lâchera pas le lecteur avant la fin.

L'écriture de Carole de Mulder est très particulière, faite de hachures, de phrases très courtes et parfois sans verbes ou se terminant à la phrase suivante. Il n'est pas facile d'entrer dans ce roman, un peu comme il n'est pas facile d'entrer dans une milonga. D'ailleurs, l'écriture se fonde sur les pas du tango et on a ainsi constamment l'impression que les personnages sont en train de danser. Plus on s'enfonce dans la lecture et plus on réalise que le style est maltraité comme le sont les danseurs.

Il m'est difficile de dire ce que j'ai pensé de ce roman : je l'ai aimé sans l'aimer et pourtant je saurais dire à la fois ce qui m'a plu et ce que m'a gêné. Finalement, l'écriture est plus intéressante que l'histoire elle-même.

[La Caminata: Une lecture du roman de Caroline De Mulder](#)

Une lecture du roman de Caroline de Mulder

[EGOTANGO de Caroline de Mulder](#), publié chez Champ Vallon, rentrée 2010.
(Article de L.Ancet)



Caroline de Mulder vient de publier un premier roman inspiré par son expérience du tango à Paris. Venue de Flandre à Paris pour ses études de lettres, C. de M. y a découvert le microcosme des milongas et vécu la double vie d'étudiante et de tanguera pratiquant déraisonnablement le tango. Maintenant, le livre achevé, c'en est fini pour elle du tango, comme si l'écriture avait permis la cure de désintoxication sans laquelle on ne peut plus se passer de cette danse bizarrement obsédante. Peut-être a-t-elle découvert que l'écriture lui est encore bien plus indispensable que le tango, qu'elle seule est inépuisable, alors que par ce livre elle aurait fait le tour des expériences et fantasmes que suscitent la danse et l'histoire du tango.

Le premier contact avec le texte est difficile, syntaxe hachée, coupée, brutale, émotions juxtaposées, exacerbées ; monde interlope, personnages défraîchis, salis par une vie diurne qui consiste essentiellement à caver la nuit précédente et attendre la suivante ; vie ordinaire sans intérêt où l'on semble toujours menacé de basculer complètement dans le chaos intime et matériel. Mais dans ce petit livre à l'écriture rapide, éclatée, c'est avec une grande exactitude qu'est menée l'analyse de l'attrait du tango, de la raison ou déraison de ne plus vouloir s'en passer. A l'approche de la nuit sans transition, de manière magique, on quitte le néant de la vie ordinaire : c'est la métamorphose où bas résilles, soie froissée et costumes suffisent à remettre debout les passionnés, leur rendre jeunesse et beauté. Pourquoi "basculer" dans le tango, dans son excès, son mauvais goût, sa cruauté? Difficile de répondre qu'on y cherche un équilibre, Plutôt un étourdissement (p.32) "**le tango était tout ce que je n'étais pas**, en voulant l'apprendre, je me faisais violence, il me plaisait donc d'avance (...)

Dans la description de l'initiation au monde du tango, beaucoup reconnaîtront leur propre parcours : " je ne manquais aucun cours, aucune pratique. Je me suis mise à vivre de mercredi en mercredi. Puis très vite de milonga en milonga."(p. 34) Tout est dit des chaussures ouvertes exposées à la maladresse des cavaliers, des talons ("de quoi tuer, toujours plus hauts et fins"), des bas filés à chaque bal, des tenues qui s'accumulent dans le placard "ma garde-robe prend des proportions intéressantes(...) Rien n'est trop doux, ni trop souple ni trop cher. Mon salaire y passe. Pour un décolleté, jamais hésiter devant un découvert."(p.40) Puis vient le moment des cours particuliers ; tout est dit en peu de mots de l'essentiel de ce qu'un

professionnel peut transmettre à la femme : "Ne danse pas, marche. Je marche. Je marchais dans ses pas(...) Je ne peux pas te sauver la vie, il disait. (Ne t'accroche pas, ne t'appuie pas, ne pèse rien.) Tu n'as pas besoin de moi(...) Tu n'as pas besoin de moi, mais ne t'éloigne pas."(p.41) "Poitrines parallèles, en abrazo fermé le regard droit, en abrazo ouvert les yeux sans regard. Tête haute. Au besoin, la main animale coulisse comme un serpent(...) La main céleste garde distance, toujours égale à elle-même et d'apparence immobile(...) Les chevilles se joignent à chaque pas. C'est au fini des pieds qu'on reconnaît la bonne danseuse." (p.42)

En fait, dans l'apprentissage du tango aujourd'hui, c'est comme si le meilleur était au début : "les premiers mois, le tango a été une vraie fête : tous dansaient si bien, tous m'invitaient, je ne refusais personne. J'accueillais avec la même gratitude le débutant et le confirmé." (p.38) "En un peu moins d'une semaine, le tango est devenu une drogue." "Besoin physique de l'abrazo de préférence cerrado, serré, très serré, sur mon coeur et le sien. Il m'arrive souvent de fermer les yeux et de sourire." (p.46) "**Comme si bercées, portées peut-être, nous retrouvions quelque chose de perdu, où et quand. Comme si nos corps se rappelaient, quoi. Des gestes très anciens** qui nous reviennent. Sans penser, nous habitons chaque temps, enlevées, nos mouvements portent le poids de nos corps. ça que nous venons chercher tous les soirs, ce plaisir-là. Et celui de l'abrazo, de l'axe partagé...Tu me contiens, je te remplis. Tu es creux sans moi, sans toi je me défais."(p.45) "Nous attendons le soir toute la journée. Nous avons le coeur qui bat plus vite, à mesure que le Latina devient plus proche. Nous n'avons plus d'amis qui ne dansent pas."(p.46) "Pour nous tous, le tango est **ersatz plutôt que prélude**. Nous y jetons nos corps perdus et il devient nos jours et nos nuits. Nous couchons dans les milongas les yeux grands ouverts. Nous y passons nos nuits d'amour et d'insomnie. Nous y passons, la nuit, les jours que nous ne vivons plus. Nous qui n'avons le temps de rien(...) Notre vie attendra."(p.47).

"L'**ennui** n'est venu que plus tard. Parfois nous ne nous sentons bien nulle part, ni dans les bras de personne. Le meilleur tango est celui que nous ne dansons pas. Souvent, c'est l'idée du tango que nous aimons." Car comme dans l'addiction à la drogue, l'obtention du plaisir est de plus en plus difficile à obtenir ; de plus en plus exigeante est la satisfaction du désir de fusion dans le cercle magique de la danse. Des soirées entières où l'on "danse faux"," le visage caché dans une épaule quelconque" (p.109). On vient quand même dans le temps suspendu des musiques toujours les mêmes, toutes connues par coeur, on fuit la solitude, on partage la sueur, l'illusion d'un réveillon perpétuel. L'avantage du tango est que "tout ce qui n'est pas lui disparaît" (p.162)

Quand le plaisir de l'apprentissage s'éloigne, reste le **jeu cruel** de la milonga. *Le regard des jeunes sur les vieilles* ; les vieilles en rang d'oignons, "rancuneuses, l'oeil aiguisé, la bouche pincée, puant le renfermé. Le bec cloué. Entre trois et douze à s'ignorer mutuellement"(p.20) . "Dans toutes les milongas, même ici, la banquette est un endroit peu stratégique, où s'aligne une dissuasive rangée de vieux jetons femelles." (p.55) *Le regard des habitués sur les nouveaux venus* : "Nous évitons de saluer la piétaille, le cavalier débutant ou même moyen. Il n'attend qu'un geste pour inviter : celui à ne pas faire. Les hommes saluent sans danger. Causent avec nous et invitent ailleurs. Nous avons appris à voir sans regarder." (p.21) Dans le tango, s'exacerbent les méchancetés de la vie sociale ordinaire, le jeu de la distinction ne

perd rien de sa subtile agressivité : quand les débutants se bousculent au Latina, on se débrouille pour ne pas y être. "Les débutants n'existent pas, population instable dont il faut pourtant redouter l'invitation inconsidérée et la subséquente mésalliance." Il y a les débutants, les moyens, toujours prêts à danser. Il y a ceux qui guident avec les bras (p.157). Il y a ceux qui n'invitent que les débutantes, pour passer à peu de frais pour de bons cavaliers (p. 158), qui s'arrêtent pour expliquer la figure. Les autres, les vrais, viennent tard et souvent passent la soirée accoudés au bar", dos tourné au bal : "Il y a au tango des hommes qui passent comme ça toutes leurs soirées et ne dansent jamais. Des femmes qui attendent des heures, assises immobiles, et que personne ne voit." "Ces femmes transparentes que personne ne voit, qui ont fait l'effort de s'habiller, de s'habiller mal, de manière tapante, dentelles, couleurs vives, décolletés, qui se sont peint les yeux et la bouche et qui se demandent ce qu'elles foutent là, avec les traits qui durcissent à vue, se figent en même temps que leur maquillage bon marché".(p.193)

Ainsi tout est dit, dans cette prose malmenée par les émotions, de ce que peut vivre aujourd'hui celui (ou celle) qui découvre le monde renfermé du tango, de ce qui le fascine et de ce qui le détruit. "Le milieu du tango se caractérise par la stagnation chronique, l'enlisement dans l'éternel présent d'un disque qui passe en boucle"(p.67). Mais il n'y a pas dans ce livre en jeu seulement l'expérience des habitués des milongas d'aujourd'hui. La connaissance de **l'histoire du tango** nourrit le scénario et la construction des personnages : ce que l'on sait du tango des origines, celui des petites gouapes promptes à dégainer leur couteau, des jolies filles vite fanées, abimées par l'alcool, la cigarette, la drogue, le sexe, par les voyous en costumes rayés. Et c'est **l'esthétique expressionniste** qui est choisie pour réécrire les décors sordides, l'univers des compadritos, des pebetas, des vieilles maquillées, la violence toujours possible, le sadisme, le masochisme. On pense à Toulouse-Lautrec mais bien davantage aux outrances des couleurs et des formes de **l'Expressionnisme allemand et du Fauvisme** : "Elle lève sur Alexis ses yeux peinturlurés, de beurre noir, lui tend sa bouche blessée de rouge taloché, lui fait la grimace de son maquillage. Elle s'est défigurée à coups de cosmétiques. La mort louche par ses yeux, son visage souillé coule, se défait, danse des rigoles jusque dans son décolleté. Son visage se décompose en boue un peu noire, un peu verte."(p.134) On pense à Schiele, Nolde, ou à Matisse, Van Dongen, dans leur période fauve.

Il fallait du talent pour dire autant sur ce petit milieu du tango, les habitudes, les fantasmes, les espoirs ; ceux des jeunes loups et ceux des vieilles peaux ; le rêve d'un accord avec son propre corps et avec celui d'un autre, le rêve de retrouver de très anciennes sensations, de très anciens gestes, de fuir la solitude ; et en même temps les professionnels qui en rajoutent, qui font du toc, du faux, du clinquant (p.210), mais qui peuvent aussi montrer ce que c'est que l'élégance où l'on marche plutôt qu'on ne danse (p. 158). Il fallait du talent pour dire autant dans une prose d'un bout à l'autre chargée d'énergie, pour mener de front regard critique et langage des émotions.

Source: [Blog de La Caminata](#) - octobre 2010

Jeudi 30 septembre 2010 4 30 /09 /2010 19:03

Ego tango dans Le Journal d'un lecteur de Pierre Maury

Premiers romans, vastes questions

Je lis beaucoup de bêtises sur certains blogs (et, sur d'autres, beaucoup de choses intelligentes; par ailleurs je lis aussi des bêtises dans la presse - je suis bien mal placé pour m'en prendre aux blogs). Beaucoup d'entre elles sont provoquées par une totale méconnaissance du sujet abordé. Comme celui du premier roman, thème sur lequel se déversent des tombereaux de notes aigres, généralement écrites par celles et ceux qui tentent en vain, parfois depuis longtemps, de faire publier leur premier chef-d'œuvre (car il s'agit toujours d'un chef-d'œuvre, en tout cas ils le pensent, et aussi les amis qui l'ont lu, et la famille, et même d'autres blogueuses ou blogueurs, aigris eux aussi). Tout ça, c'est la faute aux copains et aux coquins qui règnent sur le milieu pourri de l'édition. Où, si vous n'avez pas de relations, ou si vous ne couchez pas, ou si vous n'habitez pas dans le 6ème arrondissement à Paris (mais qui habite encore là?), vous n'avez aucune chance de publier, donc de connaître le succès que mérite votre chef-d'œuvre, et de recevoir les prix littéraires qui vous reviennent, etc., etc.

(Note en passant: il s'agit parfois du quinzième chef-d'œuvre, les quatorze premiers ayant été refusés aussi.) Un excellent article paru hier dans [Le Soir](#) (ce n'est pas moi qui l'ai écrit) me donne l'occasion d'une petite mise au point à propos de la difficulté qu'il y aurait à intégrer ce milieu à la réputation trouble.

Dans [Comment on publie un premier roman](#), Lucie Cauwe s'entretient avec Martine Boutang, qui chez Grasset reçoit de dix à quinze manuscrits chaque jour. Ah! Et qu'en fait-elle, de ces manuscrits? Ben, elle les lit. Complètement? Non, bien sûr. Essayez, vous, de lire dix livres par jour. "*Au moins cinq ou six pages de chacun*", précise-t-elle.

J'entends d'ici le cœur des grincheux me dire, ou plutôt hurler: Vous voyez bien? Cinq ou six pages? C'est un scandâââle!

Non, ce n'est pas un scandale. Croyez-moi, j'en ai vu passer, des manuscrits, et il suffit souvent de deux paragraphes, voire moins, pour se rendre compte que la plupart d'entre eux n'ont aucun intérêt. (Sauf, bien entendu, pour leur auteur, sa famille, ses amis...)

Et alors? Les copains et les coquins? Je ne vais pas jouer au naïf et faire comme si ça n'existait pas, comme si tous les livres arrivés par relations dans une maison d'édition et qui y sont publiés auraient mérité de l'être. Mais on peut avoir un carnet d'adresses bien rempli et être aussi un excellent écrivain, pourquoi pas? Et, si on ne connaît personne, la filière classique - le fameux envoi par la poste - reste digne de confiance.

Bien sûr, je devine, dans le fond de la classe, les ronchons qui refuseront de croire ce que dit Martine Boutang: "*Beaucoup de premiers romans sont arrivés par la poste. J'ai ainsi fait de belles trouvailles: Philippe Grimbert, Jeanne Labrune, Sorj*

Chalandon, Laurent Binet, Claudie Hunzinger, Elise Fontenaille... Je ne connaissais aucun de ces auteurs avant qu'ils envoient leur manuscrit. Les gens sont incroyables quand on leur dit que les manuscrits qui deviennent des livres arrivent souvent par la poste, mais ils ont tort. Ce sont les aigris non retenus qui parlent de magouilles. Je dirais même que je lis plus vite le roman d'un inconnu que celui qui m'est recommandé."

Pourtant, je suis certain qu'elle dit la vérité. Aucune maison d'édition, et surtout les grandes (contrairement à ce qu'on entend souvent), ne voudrait manquer l'occasion de découvrir un nouvel auteur de talent. Je suis certain aussi que c'est un crève-cœur pour elle quand le comité de lecture refuse un manuscrit qu'elle a aimé et soutenu, puis... qu'elle le voit paraître ailleurs.

La rentrée littéraire étant un moment particulier pour la sortie de premiers romans, on les compte. Il y en avait 85 cette année dans le domaine français. J'en ai lu une quinzaine. Aucun n'est médiocre, aucun n'a non plus provoqué de véritable choc (je suis peut-être mal tombé). Sauf un, [Ego tango](#), de Caroline De Mulder.

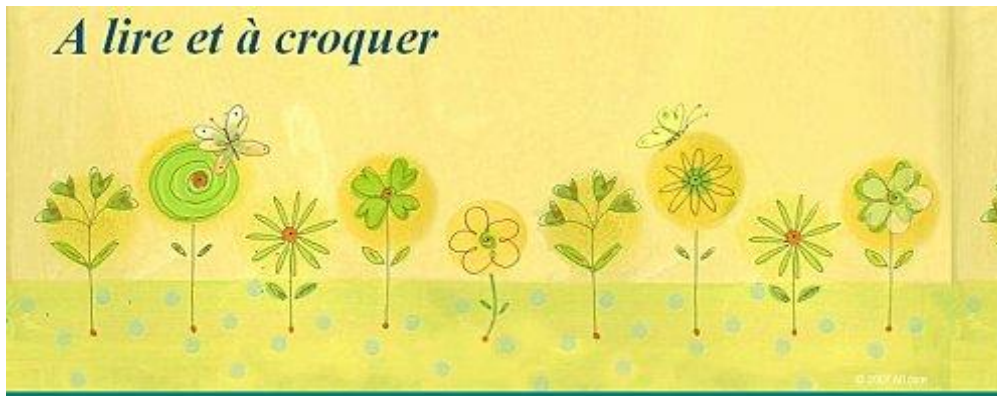
Car que demande-t-on à un auteur jusqu'alors inconnu? Qu'il vous emporte, que sa voix tranche avec celle des dizaines d'autres publiés en même temps que lui, que son écriture retienne l'attention (au-delà de cinq ou six pages, cela va de soi). Il y a dans ce livre toutes les promesses fournies par ces caractéristiques finalement assez rares.

Il y est question, le titre ne ment pas, d'une vie tango, d'une véritable dépendance à l'atmosphère singulière générée par les lieux où se pratique le tango, à la fatigue des gestes répétés jusqu'au bout de la nuit, à la marginalisation qu'entraîne toute activité qui vous bouffe l'esprit et les tripes. Ce roman m'a entraîné par son mouvement. Quant à savoir si Caroline De Mulder construira une œuvre après sa brillante entrée en matière, c'est une autre histoire. J'ai lu quelque part qu'elle avait elle-même été, au moins par rapport à la danse, dans la situation de son héroïne. Et qu'elle transcrit donc, en partie, des sensations vécues - mais avec un énorme travail qui transforme la réalité en littérature. Je me demande donc si le passage, souvent difficile, au deuxième roman, existera pour elle. On en reparlera (peut-être)

Source: [journal d'un lecteur](#) - samedi 25 septembre 2010

Vendredi 10 septembre 2010 5 10 /09 /2010 12:02

[A lire et à croquer: Ego Tango de Caroline De Mulder](#)



[Ego Tango de Caroline de MULDER](#)

"Lou comptait les jours où rien ne se passait, où rien ne s'était passé, sans y parvenir, tant ils étaient nombreux et se ressemblaient. Nous sommes plusieurs, à connaître l'angoisse des jours qui passent, comptés, décomptés, lorsque chaque jour qui finit est une chance de moins, lorsque c'est de mort lente que meurt le possible, et qu'insensiblement, il donne dans son contraire qui n'est pas l'impossible mais le rêve, puis la rêverie, puis plus rien. Chaque jour où rien n'arrive nous éloigne du jour où quelque chose pourrait puis aurait pu arriver. Nous rêvons, dans l'ombre de nous-mêmes. Ce que nous attendions devient ce qui nous attend. Plus nous avançons, plus la vie nous fuit."

Le premier roman de **Caroline de Mulder** plonge sans aucun ménagement le lecteur dans le monde trouble du tango.



La narratrice, à l'identité floue, raconte et se raconte : un quotidien qui ne distingue plus vraiment la nuit du jour, exclusivement occupé par le tango, toujours en attente sans vraiment savoir de quoi (d'un amour qui passe et fuit ; de la prochaine soirée de danse ; du retour de Lou danseuse amie autant que rivale subitement disparue), un quotidien où le fantôme occupe plus l'espace que la réalité. Des personnages se croisent, se cherchent en s'évitant, se regardent sans se voir. Ambiance moite, addictions multiples, décrépitude à peine masquée par un vernis défraîchi ... c'est dans un univers surprenant et envoûtant que se déroule

Ego Tango.

Soutenu par un style abrupt, haché et pourtant poétique, un style qui rebute et qui émeut tout à la fois, ce roman peut égarer, il peut agacer, il peut transporter ... mais il ne peut pas laisser indifférent. Difficile de qualifier la plume de Caroline de Mulder : la syntaxe est maltraitée voire cassée comme le sont les corps et les âmes de ses anti-héros. La beauté jaillit de phrases qui n'en sont pas, de phrases qui commencent souvent par des propos convenus pour s'achever net, laissant le sens en suspens, maltraitant la ponctuation, faisant surgir l'émotion de la laideur et de l'errance. Un style si singulier qu'il est difficile d'en citer un passage car coupé de ce qui l'entoure il perd de sa saveur, d'où mon choix de l'extrait placé en exergue, plus classique. La plume de Caroline de Mulder danse comme ses personnages : tantôt en rythme, en avant, tantôt reculant, comme par à-coups.

A plusieurs reprises, lors de ma lecture, j'ai pensé à "Une Charogne" de Baudelaire ainsi qu'à des poèmes qu'on trouve beaux sans pourtant les comprendre vraiment. J'ai aimé *Ego Tango* sans l'aimer ; ma seule certitude est que je n'oublierai pas le nom de son auteur et que je guetterai la sortie de son prochain roman.

Un grand merci à [la librairie Dialogues](#) qui m'a permis de découvrir ce livre !

Source: [A lire et à croquer](#) - vendredi 10 septembre 2010

Lundi 23 août 2010 1 23 /08 /2010 15:48

Ouverture du bal littéraire : Ego Tango, Caroline de Mulder

marseille face à



Un premier roman de haute volée paru en août aux éditions [Champ Vallon](#).

Ego tango, ou la décadence version XXI^e siècle dans les salles de tango parisiennes. Si la jeune femme, personnage-narrateur, balance entre la tentation de s'y abandonner et celle de s'en défier, dupe de ses fantasmes, c'est le récit même, aux allures de polar, qui moque ses élucubrations, déjouant d'une feinte l'histoire qu'elle ne se raconte pas tout à fait à elle-même dans l'espoir de combler sa propre vacuité. « Du neuf, que je pense, à part moi, avec en bouche un petit goût, je triture ma lèvre du bas entre mes dents. Cause toujours, tu m'intéresses. »

L'illusion, la possibilité d'un drame dans une vie lénifiante, gonflées puis éventrées avec une ironie subtile, révèlent une grande maîtrise de la composition romanesque, où les personnages troubles doivent aussi leur mystère à la médiocrité : Ezequiel, le squatteur aux allures d'ange déchu, Alexis de Saint-Ours, revenu des dangers du journalisme d'investigation et disparu au même moment que Lou, au regard fuyant et à la « violente odeur de fleur broyée »... L'atmosphère délétère et décalée tient à l'art d'accommoder les tournures orales aux formules toutes faites, aux métaphores figées, tronquées ou transformées, donc d'autant plus éloquentes, dans le délié rythmique d'une poésie qui claque, à la manière des talons des souliers défraîchis

sur les parquets des soirs ivres de danse, qu'elles cachent la misère sous la soie éclatante, étouffant les réminiscences d'abattoirs argentins dans l'abrazzo tourmenté des salles de fortunes à Paris. *Ego tango* suit une partition à la cadence savamment orchestrée, entraîne dans la passion d'une milonga le lecteur ébloui, qui ne retrouve ses esprits qu'une fois le bal fini.

Présentation de l'éditeur :

«Au tango, les femmes ont les pieds nus, été comme hiver, toujours au bord de prendre un mauvais coup, et meurtris de bleu et de cru, mal guéris du coup précédent. Nous marchons dans un champ de mines. Nous aimons ce qui ne dure pas. Les bons moments qui finissent mal. Les lanières, la terre et le cuir dense des pieds d'homme qui s'incrument à vif dans nos pieds.» C.D.B. *Voyage nocturne dans le monde clos et moite du tango parisien, dans lequel les aficionados se jettent à corps perdu et vivent la danse comme une addiction, Ego tango est aussi un chassé croisé amoureux entre quatre personnages dont les rapports sont ceux qui s'expriment, sur un plan métaphorique, dans le tango lui-même (j'avance, tu recules). Un fil rouge : le roman du tango devient roman policier quand Lou, une danseuse exceptionnelle, et son amant disparaissent si brutalement que l'on soupçonne un meurtre. La narratrice, qui tentait de se réapproprier dans la danse son propre corps, fascinée, enquête... Le drame surgit, car dans le tango le tragique n'est jamais loin...*

Née en 1976 à Gand (Belgique), **Caroline De Mulder** enseigne à l'université de Namur . Elle vit actuellement à Paris. *Ego tango* est son premier roman. Elle publiera au printemps 2011 un essai aux Editions Gallimard (*Faust amoureux*).

Source: Blog [Marseille face B](#)



nathalie-delireenlivres

De lire en livres... quelques années de lectures... Quelques années de passions, de quêtes, de révélations... L'envie aujourd'hui de partager. Je suis libraire et mon métier se prononce en un seul mot : Passeur. Nous sommes des passeurs. D'une rive à l'autre, d'un livre à l'autre. Ce blog est une barque fragile et humble qui vous propose une traversée au fil des mots et d'accoster un rivage de littérature, une plage d'émotions et de sens. Bienvenue à bord !



Dimanche 7 novembre 2010

EGO TANGO

EGO TANGO

De CAROLINE DE MULDER

Editions Champ Vallon – sept 2010

« De ce manteau qu'elle portait toujours, Lou ne pouvait se passer, habillée, quoique sans vulgarité, moins que légèrement. Dans son état immobile, tout allait pour le mieux. Mais chaque mouvement en disait trop : bâillait, ouvrait, baissait, rien ne tenait, qu'à un fil se défilant. En vêtements et en hommes, nous n'aimons que la légèreté. La soie, la dentelle, les grands gestes sans lendemain, et pas un mot de vrai dans tout ça. Rien que de la peau, du vide, et toujours à danser sur la pointe des pieds. Tout en eau, en humeurs, évaporées. Décolletées jusqu'à la rate, et mal au ventre, Lou les épaules et les jambes si nues qu'on regardait couler le sang dans ses veines. Toujours à remonter une bretelle de soie qui glisse, à bas, à mort. ».

Dans ce livre, il sera impossible de dissocier l'écriture du Tango. L'écriture est charnelle, organique ; Le tango y est chaud, lourd, sentimental et violent. Le roman est martelé, sec, terriblement sensuel.

C'est une écriture du corps, du sang et de la sueur.

Peut-on écrire comme on danse le tango ???

A la lecture, on entend les pas glissés sur le parquet interrompus par les accrocs des « *Gancho* » ou « *Sacada* ». On devine le souffle de la danseuse qui est aussi la narratrice, on suit l'épuisement qui est le sien, l'énergie qui est la sienne, dans cette quête à danser, danser et danser encore.

A l'écoute, ce récit est accompagné d'une pointe d'accent argentin. C'est peut-être parce que la narratrice est, par et pour le Tango, devenue étrangère à elle-même, ne s'appartenant plus.

Suite à une thérapie, on conseille à cette femme de suivre des cours de danse, elle choisi le tango. Sa vie bascule dans un autre monde, celui des nuits parisiennes

dans des bals confidentiels et mités. L'intrigue (la disparition d'une amie et rivale) est à l'image de cette société noctambule, qui échappe au soleil et répond à ses propres codes de rencontres, d'invitations (mirada) d'acceptation et de refus. Les danseurs de tango ont une double vie. Petits boulots la journée payant juste leur loyer et leurs costumes de bal. Ils se retrouvent aux prises d'une drogue bien particulière : danser, trouver le ou la partenaire, en mettre plein la vue, garder l'axe face à son danseur et ressentir...Car au Tango il faut rester dans l'axe, garder l'axe pour ne pas perdre l'équilibre et préserver l'esthétisme de l'émotion.

Caroline de Mulder a un art d'écrire très particulier, notamment dans l'art de fragmenter le texte découpé en chapitres qui ont des noms de passes ou d'état propres à la danse. Elle maîtrise l'art de manier la virgule, qui étouffe les mots comme un partenaire vous serrant de trop près ; enfin elle maîtrise le rythme comme un souffle qui se dilue dans quelques mots comme un apaisement, une vérité atteinte.

Dans ce texte l'amour est tango, il se tient entre attirance et rejet. Ce roman se tient également entre fascination et est aussi fascinant qu'impressionnant. Un de ces premiers romans dont on attend le second avec impatience. Un de ces premiers romans qui vous pénètre, vous emporte dans l'univers des sens. Un roman qu'on lit comme on danse un tango et qui promet bien des ivresses.

Source : [Blog – « Nathalie délireenlivres »](#)

www.carolinedemulder.com